





## LES ILLUMINÉS ET LE PRIEURÉ DE SION

Edition originale:

*Gli Illuminati ed il Priorato di Sion.*

*La verità sulle due società segrete del Codice da Vinci  
e di Angeli e Demoni*

(Ed. Piemme, Casale Monferrato, 2005)

Copyright © 2006 by Éditions Xenia,

CP 395, 1800 Vevey, Suisse, pour l'édition française

[www.xeditions.com](http://www.xeditions.com)

Massimo Introvigne

# Les Illuminés et le Prieuré de Sion

*La réalité derrière les complots du Da Vinci Code  
et de Anges et Démons de Dan Brown*

*Essai*

Traduit de l'italien par Antoine Ofenbauer

Xenia

*Remerciements de l'éditeur  
à Fred Hissim et François-Xavier Putallaz  
pour leurs conseils et leur attentive lecture*

## Pourquoi Dan Brown ?

Imaginons le scénario suivant. Paraît un roman où, après son illumination, le Bouddha ne garde pas la chasteté qu'on lui prête, prend femme, engendre. A sa mort, sa communauté foule aux pieds les droits de son épouse dont il avait voulu faire son héritière. Au fil de leur histoire, les bouddhistes ont commis des myriades, sinon des millions d'assassinats pour dissimuler ces faits. Mort depuis peu, un de leurs saints, par exemple Daisetz Teitaro Suzuki (1970-1966), était en vérité le chef d'une bande de malfaiteurs. Le dalai-lama et d'autres autorités internationales du dharma emploient n'importe quel moyen, meurtre compris, pour affermir leurs mensonges à propos du Bouddha. La sortie du roman ne passe pas inaperçue. Des chefs religieux de tous bords le taxent d'odieuse mystification antibouddhiste et de provocation à la haine entre religions. Sous les bravos de la presse, des États interdisent de l'éditer. Des entreprises de production cinématographique refusent de le porter à l'écran ; elles éconduisent l'adaptateur qui leur propose un tel script, qualifié de dégoûtante plaisanterie.

Ce scénario imaginaire en rappelle un autre, bien réel. Il ne met pas scène le Bouddha, mais Jésus-Christ. Ce n'est pas de la communauté bouddhique, de Suzuki et de son ordre zen, ni du dalai-lama, qu'il y est question, mais de l'Église catholique, de saint Josemaria Escriva (1902-1975), de l'Opus Dei dont il est le fondateur, et du pape Jean-Paul II (1920-2005). Le roman s'est arraché à quarante

millions d'exemplaires dans le monde entier (Brown, 2005) ; il a triomphé en Italie ; Sony en tire un film que tourne Ron Howard et que promeut une bruyante propagande planétaire. Le succès du produit donne une fois de plus raison à l'historien et sociologue américain Philip Jenkins : de nos jours, « le dernier préjugé acceptable » est l'anticatholicisme (Jenkins, 2003).

Le *Da Vinci Code* traque le Saint Graal. Celui-ci n'est pas ce qu'a toujours cru la tradition : une coupe ayant recueilli le sang du Christ. Selon le roman, c'est une dame : Marie-Madeleine, appelée à bon droit « coupe », pour avoir porté les enfants qu'elle avait eus de Jésus, eux-mêmes de *sang réal* (royal en vieux français), d'où Saint Graal (étymologie aventurée, philologiquement bizarre). La tombe perdue de la Magdalénienne et ses actuels descendants vivants seraient donc le vrai Saint Graal. Sachez aussi que Jésus avait confié à sa future veuve, non à saint Pierre, une Église chargée de proclamer la primauté du principe féminin, et qu'il n'avait jamais prétendu être Dieu. L'empereur Constantin (280-337) serait l'inventeur d'un néochristianisme expurgé de sa référence féminine. Il divinisa Jésus dans le sens de ses marottes autoritaires, patriarcales et phalocrates qu'il fit ratifier au concile de Nicée (325).

Son projet impliquait de camoufler la vérité sur Jésus et son mariage, d'éliminer physiquement ses descendants. Réalisant le premier volet du programme, l'empereur sélectionna, parmi les dizaines d'évangiles sur le marché, quatre écrits « anodins » déclara « hérétiques » les textes « gnostiques », car l'un ou l'autre auraient pu contenir des allusions aux noces du nouveau dieu, dont les rejetons échappèrent cependant à Constantin et à l'Église catholique. Des siècles plus tard, ils montèrent sur le trône de France sous le nom de Mérovingiens. L'Église parvint à en faire assassiner bon nombre par les Carolingiens qui leur succédèrent. Naquit



alors une mystérieuse organisation vouée à protéger la descendance de Jésus et son secret : le Prieuré de Sion.

S'y rattachent les Templiers, persécutés pour ce motif, et plus tard la maçonnerie. Quelques-unes des plus grosses peintures de l'histoire des lettres et des arts furent grands maîtres du Prieuré. D'aucunes, par exemple Léonard de Vinci (1452-1519), émaillèrent leurs œuvres d'indices du trésor caché. Pendant ce temps, l'Église catholique complétait la liquidation du primat de l'éternel féminin en lançant contre les sorcières un hallali où périrent cinquante millions de femmes. En vain : le Prieuré de Sion survécut, et avec lui les descendants de Jésus regroupés dans les familles Plantard et Saint-Clair.

Pourquoi, dira-t-on, s'embarrasser de ce tas de sottises ? A toute discussion du roman, des critiques objectent en chœur que ce n'est qu'une fiction, dispensée d'un quelconque devoir de véracité. Ils ont tout simplement négligé la page *Informations historiques*, où Brown assure que toutes ses descriptions de documents et de rituels secrets sont « avérées » : elles se fondent en particulier sur les *Dossiers secrets*, des parchemins découverts en 1975 à la Bibliothèque nationale de Paris, connus sous l'appellation *Les Dossiers secrets* (Brown, 2003, 9) et racontant l'histoire du prieuré de Sion.

Peut-être à la suite des multiples controverses que suscitaient ces précisions, elles disparurent sous une feuille immaculée dès le sixième tirage italien (page 9 de l'édition Mondadori) ; tout en subsistant, bien entendu, dans les six premiers et dans l'édition anglaise que possédaient un petit troupeau d'heureux acheteurs. Or, la page 9 a miraculeusement resurgi dans la Péninsule (m'avait-on entendu, à la radio et à la TV, signaler à réitérées fois sa curieuse occultation ?) On n'a donc plus à l'envoyer en photocopie à tant de braves gens qui persistent à trouver qu'il n'y pas là de quoi

fouetter un chat, que c'est trop s'agiter pour un vulgaire roman. Mais ce n'est pas qu'un roman; Dan Brown ne le présente lui-même pas ainsi.

*Le Da Vinci Code* ne se pose certes pas en ouvrage d'histoire. L'auteur souligne que ce n'est qu'imagination lorsqu'il raconte que le Prieuré s'apprête, ces temps-ci, à révéler le secret au monde par l'entremise de son dernier grand maître, Jacques Saunière, un des conservateurs du musée du Louvre. L'assassinat de Saunière et de ses bras droits empêche le dévoilement. Robert Langdon, savant spécialiste américain de l'étude des symboles, est soupçonné de ces crimes; Sophie Neveu, petite-fille de Saunière et cryptologue de la police parisienne, croit à l'innocence du suspect qu'elle aide à s'enfuir. Le lecteur incline à penser que l'Opus Dei a fait le coup; les choses sont néanmoins plus compliquées. Sur cette institution, Brown ressort sans vergogne les pires « légendes noires »; bien que cent fois réfutées, elles ont la vie dure. Il les emprunte à la littérature internationale anti-Opus Dei qu'il cite explicitement.

Dans le roman, un nouveau pape, progressiste, a résolu de séparer l'Église et cette institution en rompant les liens qui les unissaient depuis Jean-Paul II. Un mystérieux « maître » propose au prélat de l'Opus Dei, qui accepte, de lui fournir, contre une somme énorme, les preuves du secret du Prieuré de Sion, à savoir la « vérité » sur Jésus-Christ. Le prélat pourra ainsi faire chanter le Saint-Siège en menaçant de divulguer ces preuves. Un ancien criminel, devenu « moine albinos » de l'Opus Dei, en réalité dépourvu de moines, albinos, blonds ou d'autre pelage, est « prêt » au « maître » qui l'incite à un chapelet de crimes. Or, le « maître » travaille à son compte. Richissime savant anglais anticatholique, il entend révéler au monde le secret qu'il accuse le Prieuré de taire par crainte de l'Église. De morts violentes en énigmes et filatures, Robert Langdon et Sophie (inévitablement, ils

s'amourachent) finissent par découvrir le pot aux roses. Marie-Madeleine a sa sépulture sous la pyramide du Louvre, voulue par le président français, maçon et ésotériste, François Mitterrand (1916-1996), et le *sang réal* coule dans les veines de Sophie, dernière descendante de Jésus-Christ.

Même si l'immense battage autour de Dan Brown requiert des élucidations sociologiques ciblées que nous ne pourrions esquisser qu'à la fin, une ignorance religieuse généralisée peut seule expliquer qu'on ait pris au sérieux un pareil amas d'assertions au minimum ridicules (d'ailleurs démontrées par une salve de critiques proprement théologiques du *Da Vinci Code*; voir Bock, 2004; Welborn, 2004; Olson et Miesel, 2004; Ullate Fabo, 2004). Des textes chrétiens du I<sup>er</sup> siècle reconnaissent clairement la divinité de Jésus. L'inclusion des quatre évangiles dans le canon du Nouveau Testament et l'exclusion des écrits gnostiques étaient largement acquises à l'époque du canon de Muratori qui remonte à 190 apr. J.-C., quatre-vingt-dix ans avant la naissance de Constantin. Loin d'être protoféministe, *l'Évangile de Thomas*, dont le gnosticisme délecte Brown, exalte Marie-Madeleine en la virilisant. À Simon Pierre qui ergote : « Marie doit s'en aller de nous, parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie », Jésus riposte : « Voici que je la guiderai de manière à en faire un homme, afin qu'elle devienne un esprit vivant, à égalité avec vous les hommes. Car toute femme qui se fait homme entrera dans le Royaume des cieux » (*Évangile de Thomas*, 114, in Moraldi, 2001, 20). Ici, l'androgynie est gnostique ; elle n'est évidemment pas à prendre à la lettre, mais elle est indemne de tout féminisme.

Brown insiste sur un passage du prétendu *Évangile de Philippe*. On y lirait : « Madeleine était la compagne du Sauveur. Le Christ l'aimait plus que ses autres disciples ; il l'embrassait sur la bouche ». Les spécialistes observent qu'il n'existe, à vrai dire, pas d'*Évangile de Philippe* (titre ajouté

par des savants modernes à un écrit qui en était dépourvu), et que « compagne » traduit un mot copte aux significations multiples (Brown postule inexactement que le texte nous est parvenu en araméen). Ils font également valoir que le passage où la traduction parle de bouche est lacunaire: « (il) l’embrassait sur... ». « Sur la bouche » est une conjecture plausible: dans ce livre et dans d’autres de l’époque, des personnages s’embrassent sur les lèvres, en signe d’une étroite union spirituelle. L’objection s’affûte quand on sait que le supposé *Évangile de Philippe* n’est qu’un catéchisme gnostique de l’école valentinienne du II<sup>e</sup> siècle finissant ou du III<sup>e</sup>. Il vise donc à informer exactement non pas sur le Jésus historique, mais sur le credo d’un bon gnostique valentinien qui, en ce temps-là, appartenait à une religion différente du christianisme de la « Grande Église » et extrinsèque à celle-ci. Une lecture complète de l’*Évangile de Philippe* montre quelle césure radicale cette école gnostique, aux antipodes de Dan Brown et du *Da Vinci Code*, mettait entre le monde tel qu’il va, création d’un dieu secondaire malveillant, et le monde idéal des gnostiques. Les caractéristiques les plus claires de la décadence et de la méchanceté du nôtre sont, aux dires des gnostiques, la sexualité et la procréation. Dans ce catéchisme, les relations de Jésus avec ses disciples et avec Marie-Madeleine sont exemptes de toute connotation sexuelle; le baiser qui les symbolise confirme qu’elles se vivent dans un monde alternatif.

Les cinquante millions de sorcières brûlées par l’Église sont une éclatante absurdité (cf. Starck, 2003, pour une interprétation sociologique du surgissement de cette « légende noire », avec des références historiques pertinentes). Brown oublie que la traque de ces malheureuses a été plus longue et plus violente dans les pays protestants que dans les pays catholiques. Quant à l’Opus Dei, non seulement l’Église catholique a canoniquement approuvé cette

institution, mais le pape Jean-Paul II a canonisé son fondateur Josemaria Escriva en 2002. Les « informations » de Dan Brown proviennent de l'*Opus Dei Awareness Network*, association d'ex-membres et d'adversaires de l'Opus Dei. Nommément mentionnée dans le roman, elle s'intègre à un « mouvement antisectes » plus étendu. La hiérarchie catholique ne partage pas ses opinions qui ont toujours quelque chose de factieux. Au surplus, décrire une entité quelconque exclusivement d'après ce qu'en affirment d'anciens membres qui l'ont quittée équivaut à se renseigner sur des divorcés en prenant pour argent comptant tout ce que racontent d'anciens conjoints plus ou moins revanchards. Le Prof. Judith Veronica Field enseigne à l'Université de Londres et préside la *Leonardo Da Vinci Society*. Elle a traité d'absurde l'idée qu'un « code Vinci » serait sous-jacent aux œuvres de l'artiste italien (Stern, 2003). Ni le Prof. Field ni moi n'avons pu, malgré toute l'imagination prodiguée à cet effet, assimiler à une femme le disciple à droite du Christ de la *Dernière Cène* de Léonard. Sans doute illusionnés par *Le Da Vinci Code*, des amis vont contempler la fresque du réfectoire de Santa Maria delle Grazie à Milan. Ils reviennent sûrs d'avoir vu une femme plutôt qu'un saint Jean. Si on tient à les ménager, on peut dévier sur la controverse à propos de la sexualité de Léonard (était-il hétéro, homo ou bisexuel?), et sur le point de savoir si son goût des formes masculines, parfois efféminées, est un élément à prendre en compte à cet égard.

Je ne m'y attarde pas, faute de compétence ; je ne crois pas non plus le débat clos, mal gré qu'en ait le Cercle « Arcigay » de Grossetto qui n'a pas hésité à s'inscrire sous le patronage de Léonard de Vinci, sans attendre des verdicts ultérieurs d'historiens. Je préfère suggérer que si l'on s'essouffle sur ce problème, on manque l'essentiel. En supposant — par absurde —, que Léonard pensait que la personne assise à

la droite de Jésus dans la *Dernière Cène* était une femme, on doit encore se demander comment cela prouverait (a) que Léonard croyait que cette femme était Marie-Madeleine; (b) que cela était vrai parce que Léonard le croyait; (c) que Marie-Madeleine était là parce qu'elle était mariée à Jésus; (d) qu'ils avaient eu des enfants communs, (e) lesquels auraient dû gouverner Église; (f) que, pour préserver cette vérité, est né un ordre occulte, le Prieuré de Sion (g) dont Léonard était membre. On voit que la démonstration devrait s'étirer à l'infini.

Dan Brown ne s'y intéresse pas. Indépendamment de Léonard de Vinci, ses « preuves historiques » sont, comme le montre la fameuse page 9, les « parchemins appelés *Dossiers secrets* » qui auraient été « découverts en 1975 à la Bibliothèque nationale de Paris ». Notre ouvrage n'étant pas un roman, nous allons anticiper ici sur les conclusions de sa deuxième partie. D'abord, *Les Dossiers secrets* (Toscan du Plantier, 1967) ont été « découverts » (plus exactement : déposés) en 1967, non en 1975, à la Bibliothèque nationale. Deuxièmement, ces dossiers ne sont pas des parchemins, mais des textes sur la façon d'interpréter des parchemins qui, en 1975, n'étaient pas à la Bibliothèque nationale, et n'y sont toujours pas. Ils avaient été confiés à l'auteur du premier livre sur le Prieuré de Sion comme détenteur de secrets historiques (de Sède, 1967). Ces parchemins semblent être actuellement en main de Jean-Luc Chaumeil. Auteur discuté de livres sur l'ésotérisme, il affirme avoir reçu les dossiers, dans les années 1970, d'un personnage dont nous reparlerons : Pierre Plantard. Troisièmement, tant *Les Dossiers secrets* que les parchemins sont des faux, tous fabriqués en 1967, ce qu'ont avoué quelques années plus tard les personnes impliquées dans leur confection. Les preuves sont copieuses; le deuxième chapitre les exposera. On verra aussi que les faux de 1967 démystifient le Prieuré

de Sion : ni antique, ni médiéval, ce dernier n'est que l'un des nombreux ordres initiatiques fondés au XX<sup>e</sup> siècle.

Le personnage de Robert Langdon ne date pas du *Da Vinci Code*. Dan Brown l'avait créé dans *Anges et Démons* (Brown, 2000) commercialisé directement en *paperback*, à l'instar de ses précédents romans. C'est, aux États-Unis, le sort habituel des fictions d'intérêt mineur, pour utiliser cet euphémisme (la remarque ne vaut pas pour les ouvrages de recherche sous couverture souple). Ce n'est qu'après la réussite du *Da Vinci Code* qu'*Anges et Démons* parut en volume relié en 2003 et fut traduit en italien en 2004, malgré son flop de 2000. On l'a ordinairement lu après le *Da Vinci Code* auquel il est antérieur dans l'univers imaginaire de Dan Brown et dans la vie de sa créature Robert Langdon. L'anticatholicisme outrancier d'*Anges et Démons* dissuadait visiblement l'éditeur de risquer trop de frais.

Le roman commence à Genève. Un savant, Leonardo Vetra, a été assassiné au CERN (Centre européen pour la recherche nucléaire). Son cadavre est tatoué d'ambigrammes pyrogravés, signature des mystérieux Illuminés (ambigramme : inscription d'une ou plusieurs lettres lisible d'au moins deux façons, selon le sens du regard). Consulté par le CERN parce qu'il est seul à savoir qui sont les Illuminés, Robert Langdon apprend que Vetra et sa fille Vittoria ont réussi à « bloquer » et à conserver un petit échantillon d'antimatière, dérobé par l'assassin et caché au Vatican, où il explosera dans moins de vingt-quatre heures. Comme on s'y attendait, Langdon et Vittoria s'éprennent l'un de l'autre, ce qui n'empêche pas la disparition de Vittoria dans le *Da Vinci Code*. Tandis qu'il se rendent à Rome pour y débusquer l'antimatière, les Illuminés enlèvent les quatre cardinaux les plus papables du conclave qui va débiter. Les ravisseurs tuent une après l'autre leurs victimes le long d'un « sentier des Lumières », jalonné d'architectures du

Bernin (Gian Lorenzo Bernini, 1598-1660) qui aurait été le « maître inconnu » des Illuminés. Le jeu de piste conduit à quatre « autels de la science », un par cardinal immolé en expiation symbolique des séculaires persécutions de l'Église contre la science. Les Illuminés seraient ainsi une société secrète luttant pour les droits du savoir contre l'obscurantisme catholique. Galilée (Galileo Galilei, 1564-1642) était des leurs; conservé dans les archives vaticanes, un de ses inédits aide Langdon à déchiffrer le mystère.

Sautez ce paragraphe si, n'ayant pas lu *Anges et Démons*, vous préférez en cueillir vous-même l'épilogue. Mais vous comprendrez bien avant, si vous avez parcouru le *Da Vinci Code*, que les ennemis de l'Église ne peuvent être les méchants tueurs. De fait, on subodore vite l'inverse: un cardinal ambitionnant la tiare tire les ficelles à l'insu de l'assassin. Les manipulateurs ne sont donc pas les Illuminés; disparus depuis des siècles, ces bons compagnons du temps du Bernin et de Galilée ne sont en tout cas pas responsables du complot. Au bouquet, le cardinal (un bigot ultraconservateur sous les dehors d'un saint) se révèle fils du défunt pape qui, cela devrait lui valoir des sympathies, était un progressiste assez peu féru d'orthodoxie, quoique chaste: il a eu ce fils d'une religieuse, engrossée par insémination artificielle... La trouvaille a dû motiver l'éditeur américain à passer au *direct paperback*, méthode de publication sans révision préalable. D'où une rafale de bourdes; lorsque Brown se pique d'étaler son italien, il émaille les dialogues de « Continua cercando », « Ufficio di Papa », etc.

L'existence aux États-Unis de centaines de romans sur les Illuminés était une seconde raison de pronostiquer, en 2000, l'insuccès d'*Anges et Démons*. Classique, le thème revenait dans tout livre ou film « complotiste » standard. L'historien Vernon Staufer (1875-1925) a repéré ce refrain dans l'édition américaine contemporaine de la Révolution



française (Staufer, 1918). Plus familier au public anglais et français, le Prieuré de Sion était, en revanche, assez neuf outre-Atlantique.

*Anges et Démons* n'est pas qu'un roman, du moins à en croire Dan Brown. A quelqu'un qui lui demandait sur son site Internet « pourquoi si peu de gens avaient entendu parler de la société secrète des Illuminés », interrogation désarmante aux États-Unis où ces gens sont légion, l'écrivain répondait : « Des sociétés secrètes comme les Illuminés recourent aux moyens les plus sophistiqués pour rester incognito. Des services secrets ont rédigé sur cette société de nombreux rapports ; peu furent publiés. Les théories sur le complot des Illuminés parlent d'une infiltration du Parlement anglais et du Département américain du Trésor, d'une alliance souterraine avec la maçonnerie, d'une affiliation à des sectes sataniques clandestines, et enfin de la reviviscence de leur vieux projet de détruire le Vatican. La masse des informations diffusées sur cette société secrète rend malaisé de trier le fictif et le réel quand on cause des Illuminés. D'aucuns pensent que les Illuminés ont créé ce barrage de désinformation pour disqualifier d'avance tout renseignement factuel qui pourrait surgir. C'est la tactique de la « serre aux nouvelles » qu'on utilise pour occulter des faits et dont les services secrets américains continuent à faire usage ». (Brown, 2005). Dan Brown semble ici plus crédule que sa créature Robert Langdon.

Le mythe des Illuminés et la véritable histoire de la société secrète homonyme sont plus vieux que le Prieuré de Sion. Ils formeront notre base de départ. Nous verrons que décanter le fictif et le réel dans l'affaire des Illuminés n'a rien d'insurmontable ; la recherche historique y a d'ailleurs largement pourvu de longue date. Au risque de décevoir des lecteurs, se dégagera une réalité plus simple mais, néanmoins, aussi intéressante, que telles fictions. Après la lente

dissipation de leurs mirages, nous viendrons à la bonne question : pourquoi beaucoup veulent-ils croire que l'histoire s'explique par de grands complots — des Illuminés, du Prieuré de Sion, voire des extraterrestres —, plutôt que chercher à la comprendre à travers une pénible enquête sur le présent ? Nombreux sont, en effet, ceux qui paraissent avoir adopté la devise de l'agent spécial Fox Mulder de la série télévisée *X-Files* : j'ai besoin de croire, *I want to believe*.

## Théories du complot

L'imprévisibilité de l'histoire est le ressort de sa fascination et de ses drames. Des plans minutieux achoppent à des impondérables. D'insignifiants incidents changent la face des choses. Cette imprévisibilité déconcerte. Quelques-uns pensent qu'il en va autrement : les cartes sont truquées. Il y aurait donc peu d'imprévus : ce qui paraît l'être au commun est soigneusement échafaudé en coulisse. Habiles à se tenir à couvert, ils sont à l'affût d'évolutions inaperçues de leurs semblables, privés de ce flair qui serre au plus juste la marge de l'aléatoire. Bref, ils organisent l'histoire comme un complot. Dès que des événements se compliquent, ainsi après le 11 septembre 2001, les théories inspirées de la « rhétorique du complot » (Ciuffoletti, 1993) connaissent un regain de popularité, car elles ramènent les complexités à un faible nombre d'inconnues fondamentalement simples. Les complots qu'elles stigmatisent ne sont pas monotypes. Il convient d'y distinguer, en première approximation, les *microcomplots*, les *complots de nature métaphysique* et les *macrocomplots*.

Peu d'historiens nient qu'il y ait des *microcomplots* ; retournements inopinés de l'histoire, ils surprennent le spectateur ou déjouent ses prévisions, tout en étant machi-

nés par des groupes dont la majorité des contemporains ignorent les projets. On soutiendra difficilement, par exemple, que la Révolution de 1789 explosa sans crier gare, pour des causes inattendues. Des historiens de diverses écoles n'affichant pas les mêmes sympathies admettent qu'elle a, partiellement et selon telles ou telles modalités, résulté des visées et des agissements de « sociétés de pensée » ou autres groupes de pression qui trompèrent la vigilance des observateurs de leur temps, mais furent identifiés après coup. De même pour la Révolution bolchevique : on sait maintenant que les services secrets allemands influencèrent ses prodromes. Le parfait silence des manuels d'histoire sur de pareils microcomplots n'en efface pas la réalité ; cette discrétion serait intéressante à étudier ; des chercheurs pourraient être tentés de l'expliquer par des microcomplots postérieurs.

Si les microcomplots, qui visent des buts définis et peuvent être à grande portée, entrent dans le champ de vision des historiens de métier et sont objectivement prouvables, les *complots de nature métaphysique* échappent aux méthodes expérimentales de ces professionnels. Helena Petrovna Blavatsky (1831-1891), fondatrice de la Société Théosophique, soutenait qu'une Grande Loge Blanche composée de « maîtres de sagesse » dirigeait secrètement les destins de l'humanité, et qu'une non moins mystérieuse Loge des Frères Noirs coordonnait les manœuvres de tous ceux qui trament le malheur des humains. Quoi qu'on pense des la grande Loge Blanche et de celle des Frères Noirs, leurs éventuels travaux ne se déroulent pas à l'étage des faits susceptibles de vérification empirique, ce qui les soustrait entièrement à la prise des historiens.

Sans trop élucubrer sur des loges secrètes « blanches » ou « noires », d'autres se bornent à rappeler une évidence (pour les chrétiens) : la providence de Dieu guide l'histoire sur des voies mystérieuses, incompréhensibles aux hommes, alors

que, sans avoir une action causale sur la marche du monde, le diable déroule, à travers une sorte d'antiprovidence, les multiples figures de la tentation. Au-delà des individus isolés, ses menées s'élargissent à des groupes humains, parfois nombreux. Le chrétien soucieux de rectitude doctrinale se garde du dualisme qui mettrait providence et antiprovidence à égalité : la puissance divine est infinie, le pouvoir du diable limité ; l'ultime issue de leur lutte est déjà scellée, ce qui n'atténue ni la cruauté du combat, ni le flot des pertes.

Les théories du complot d'ordre métaphysique ont un caractère théologique ou ésotérique absent des théories du macrocomplot, différence qui mérite la meilleure attention. On se réfère essentiellement à la deuxième de ces catégories quand on répute Dan Brown l'heureux héritier de la « théorie du complot ». Dans la perspective du macrocomplot, il y aurait un véritable organigramme des forces du mal à l'œuvre depuis toujours. Depuis des temps immémoriaux, ces forces auraient provoqué une cascade de guerres, révolutions, divisions, ruines engrenées les unes aux autres. Les théories du macrocomplot sont nées de la littérature sur l'Antéchrist et son prochain avènement, thèmes qui affleuraient au moyen âge, mais se sont vulgarisés après la réforme protestante. L'œuvre du diable dans l'histoire s'y relie à un objectif sans équivoque : la venue de l'Antéchrist, but que des forces cachées poursuivent depuis la nuit des temps. Selon des polémistes catholiques, l'Antéchrist est Martin Luther (1483-1546) ou l'un des souverains qui appuient la Réforme ; aux yeux des polémistes protestants, c'est l'empereur ou le pape (McGinn, 1994). Un siècle plus tard, dans le cadre encore plus grandiose de leurs théories du complot, les « vieux-croyants » russes identifient l'antéchrist au tsar Pierre le Grand, auteur d'une réforme ecclésiastique et liturgique rejetée par eux (Pera, 1992).

A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les théories du complot séduiront certain courant de pensée religieuse que désarçonnaient des événements apparemment imprévisibles, peu explicables par de pures causes naturelles: l'hégémonie culturelle des Lumières, la Révolution française, plus tard la vogue du spiritisme et la rapide déchristianisation de nombreux pays européens, le socialisme et le communisme. S'élaborèrent des modèles explicatifs pyramidaux: derrière les dirigeants politiques et culturels visibles, se profile une classe dominante de chefs invisibles, constituée par les sociétés secrètes, notamment la maçonnerie. Derrière les sociétés secrètes, se déploient d'autres organisations encore plus secrètes, ouvertement satanistes. Derrière les satanistes, le diable opère en personne, par la tentation, mais aussi par des apparitions beaucoup plus explicites et directes du Prince du Mal à ses lieutenants humains à qui il intime des instructions nettes et détaillées. Les Juifs (avec majuscule car, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, les théoriciens du complot étaient généralement antijuifs plutôt qu'antisémites) s'insérèrent sur le tard dans ce schéma, quelque part entre les maçons et les satanistes.

À l'ombre des analyses de la Révolution de 1789 comme fruit d'un macrocomplot, des démonologues français avanceront, dans les années 1860 et 1870, de grandes théories de la même eau. La fresque la plus spectaculaire d'un complot universel est due au mystificateur Léo Taxil (pseudonyme de Gabriel Jogand, 1854-1907). Celui-ci décrit une gigantesque conspiration de maçons cornaqués par des satanistes, et au sommet par le diable en personne. Taxil confessa sa fraude en 1897 (Introvigne, 1994a, 147-215). Son aveu démonétisa le genre qui refleurit parfois au XX<sup>e</sup> siècle, sous la plume de plagiaires, souvent insoucieux de citer Taxil. L'idée du rôle central des Juifs dans le grand complot mondial imprègne surtout les *Protocoles des sages de Sion*, apocryphe

plan hébraïque de contrôle de la planète. Les hypothèses les plus récentes et les plus crédibles l'attribuent à des cercles antisémites russes (d'où il aurait passé à la police tsariste qui l'aurait diffusé). Ces cercles auraient remployé le roman *Biarritz* de John Retcliffe (1868), pseudonyme du journaliste allemand Hermann Goedsche (1815-1878), et un pamphlet antibonapartiste de 1864 de l'avocat parisien Maurice Joly (1829-1879), en substituant des conjurés juifs à la famille Bonaparte (Joly, 1864, cf. pour une synthèse fiable d'une vaste bibliographie, De Michelis, 1998). Les Illuminés et le Prieuré de Sion ont, avec d'autres, été couramment associés aux fantomatiques Sages de Sion dans des actualisations de la vulgate de la théorie du complot.

Nonobstant un préjugé tenace, cette théorie n'est pas une exclusivité des milieux « de droite ». Une conjuration mondiale des forces réactionnaires barrant la route du progrès, mieux : du communisme, est une antienne de la littérature soviétique. En Italie, elle a été démarquée dans des publications qui incriminent l'existence d'un complot, ourdi de vieille date, entre la maçonnerie, la mafia, les services secrets yankees et l'Église catholique, aux fins d'entraver la « marche du progrès » et plus spécialement, une prise de pouvoir du Parti communiste local. Après guerre, ce complot aurait toujours eu les mêmes meneurs, par exemple le sénateur Giulio Andreotti. Ce conjurationnisme est une algèbre où tout peut changer de signe. Les Illuminés, le Prieuré de Sion etc., sont tantôt « bons », tantôt « méchants », des bons travestis en méchants, des méchants déguisés en bons, sur une gamme inépuisable de variations offertes aux faiseurs de romans et de films.

*I want to believe* exprime l'état d'esprit de tous ceux qui, cédant à la fascination de théories complotistes souvent suggestives, ferment d'emblée la porte à la moindre tentative de démonstration de leur fausseté. Or, la preuve d'un

macrocomplot incombe à qui en affirme la réalité. L'impossibilité d'en prouver l'inexistence ne prouve pas qu'il existe. Sur le fond, ces théories sont sans intérêt : leur simplisme méconnaît la complexité de l'histoire, ce qui est le propre des idéologies. Elles sont dangereuses, car elles désignent des coupables de tous les maux de la terre : les « Américains », les « Juifs », les « jésuites », les « francs-maçons », les « sectes ». Les guillemets signifient que ces termes sont réducteurs ; ils créditent Américains, Juifs, membres de « sectes » d'une unanimité de pensée... que même les jésuites n'ont pas. Et, dès qu'il est désigné à la vindicte, un pseudo-coupable ressemble fort à un bouc émissaire promis à la persécution. Puis, la distinction entre les types de complots n'allant pas de soi, le juste éreintement des thèses de macrocomplot peut s'étendre à la légère aux théories du complot d'ordre métaphysique, lesquelles ne sont certainement pas à rejeter sans examen. Ce dédain peut aussi, le cas échéant, affaiblir la dénonciation fondée de microcomplots tout sauf imaginaires. S'appesantir sur des macrocomplots rend inattentif à de petits complots en cours dans notre quotidien, au niveau de la chronique au jour le jour ou à celui de l'histoire, bien que leur étude reste indispensable si l'on veut comprendre, au-delà des apparences, l'inépuisable complexité des affaires humaines.

Ce livre traite d'authentiques microcomplots indûment accoutrés en macrocomplots. Les Illuminés de Bavière sont l'exemple d'un microcomplot classique, « honorable », visant à la subversion du trône et de l'autel dans une zone limitée d'Allemagne. Le fait que les conjurés ne se satisfirent pas d'un endoctrinement politique pour y puiser leur motivation et celle qu'ils insufflèrent à leurs adeptes, mais recoururent à cet effet à une expérience transmise dans un rituel, d'abord paramaçonnique puis maçonnique, explique pourquoi les Illuminés suscitèrent, dans toute l'Eu-

rope et aux États-Unis, une profonde impression, source de mythologies collatérales. La « deuxième vague » des Illuminés (son histoire, qui débute avec le XX<sup>e</sup> siècle, fait l'objet du chapitre I) — et le Prieuré de Sion (chapitre II) sont des « métacomplots », (à ne pas confondre avec les « complots d'ordre métaphysique », v. ci-dessus) en ce sens qu'ils tendaient à convaincre le maximum de gens de l'existence d'un Grand Complot. L'objectif premier des Illuminés (des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles) et du Prieuré de Sion est de colporter la (fausse) nouvelle que ce seraient deux organisations très puissantes conspirant depuis des siècles. On verra que ce sont, à vrai dire, de petits groupes, sans pouvoir ni ancienneté notables. Pourquoi cet épandage de fausses nouvelles ? Le dessein de lucre est manifeste : enrichir les chefs de ces ordres aux dépens de niais ; peu décrochent la timbale ; les autres se contentent de calmer leur appétit de surface sociale sans se fatiguer à travailler comme Dupont ou Durand.

Leur démarchage a un second mobile, plus caverneux et plus subtil. Les scoops sur les complots des Illuminés et du Prieuré de Sion sont des diversions. En désinformant sur l'importance et le pouvoir de ces organisations, on ne cherche pas à les faire redouter : Dan Brown et ses pléiades d'émules engagent plutôt leurs clients à sympathiser avec leurs héros. Le but réel de leurs pseudo-informations est de valider l'idée que les complots des Illuminés et du Prieuré de Sion sont *nécessaires* contre des machinations véritablement sombres, tissées depuis deux millénaires contre l'humanité par le christianisme, surtout l'Église catholique, peut-être après d'autres formes de religion « obscurantiste ». Si l'Église conspire contre la Liberté, la Science et la Raison (les majuscules sont naturellement des champions de ces théories), il est indispensable, salutaire et bon que « quelqu'un » complotte contre l'Église. Peu importe que les conju-



rés soient les Illuminés, le Prieuré de Sion ou des *aliens* (les extraterrestres ont un rôle que nous ausculterons à la fin de cette étude). Que ces organisations puissent être inhumaines et opaques est vénial. Ce sont de menus défauts dont on parle en guise de prétexte (d'introduction, *pré-texte*) au discours d'inculpation de l'Église. Lire entre les lignes aide parfois à savoir que l'on nous mène en bateau. Dan Brown cache assez maladroitement les trucs de ses prédécesseurs en illusionnisme.

## Le « paradigme ésotérique »

Que fait l'ésotérisme dans tout ceci ? On devrait d'abord préciser de quoi il s'agit. La question est compliquée (v., pour une première approche, Faivre, 1999) ; elle pourrait nous éloigner de notre thème. PierLuigi Zoccatelli a suggéré que, si l'on parle des relations de l'homme et du transcendant, il faut poser une alternative non pas entre magie et religion, mais entre la religion et un « paradigme ésotérique » incluant la magie sans que celle-ci l'épuise. Ce paradigme se décline selon diverses modalités (Zoccatelli, 2000). Antoine Faivre est l'un des grands spécialistes contemporains de ce problème ; il a constamment souligné que l'ésotérisme peut se comprendre soit comme une doctrine, soit comme une méthode, et que, surtout si on y voit une méthode, l'idée d'une succession initiatique se perpétuant de maître à disciple à travers l'histoire de manière à sauvegarder des secrets, n'est pas nécessairement liée à tous les « ésotérismes ».

Nous ne nous occuperons ici pas de l'ésotérisme en tant que méthode, mais d'organisations qui s'autoproclament ésotériques (sans composer à elles seules tout le paysage de l'ésotérisme, ni *a fortiori* tout le « paradigme ésotérique ») et qui se targuent de garder un secret transmis, de siècle en

siècle, d'initié à initié. Les organisations prétendant continuer les Templiers et les rose-croix valent un détour : elles ont avec notre sujet un lien qu'éclairera la suite.

L'Ordre du Temple était un ordre monastique et chevaleresque catholique. Son histoire s'entrelace à celle des croisades ; il essuya une féroce persécution du roi de France Philippe le Bel (1268-1314), avant d'être dissous en 1307 par le pape Clément V (1260-1314). Après son abolition, le Temple survécut près d'un siècle hors de France. Les derniers Templiers disparurent au plus tard au début du XVe siècle. Des spécialistes d'histoire médiévale du rang de Régine Pernoud ont qualifié de farfelue la thèse d'une survivance cachée de l'ordre, et de frivoles les légendes et prétentions étayées sur ces racontars (Pernoud, 1974, 11). La maçonnerie française et allemande fut le terreau de choix d'une rumeur : après leur suppression officielle, les Templiers auraient poursuivi clandestinement leurs activités jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Née en Angleterre, la maçonnerie se campait en héri-tière, via un processus de réinterprétation philosophique et ésotérique, des corporations des métiers de la pierre (qui englobaient, en sus des architectes, de simples maçons). Cette humble origine ne plaisait pas à tous ; la noblesse du continent rechignait à s'en accommoder. On distilla donc la fable des chevaliers persécutés qui se seraient « cachés » dans les corporations anglaises et écossaises des francs (libres) maçons pour y continuer leurs activités. On aimait, surtout en Allemagne, à identifier ces chevaliers inconnus aux Templiers (cf. Introvigne, 1997). De là viennent les grades templiers de la maçonnerie, inventés en Europe continentale, acclimatés dans le Royaume-Uni par Thomas Dunckerley (1724-1795), fondateur en 1791 d'un Grand Conclave (plus tard Grand Prieuré) des Chevaliers templiers au sein de la maçonnerie anglaise. On les donne aujourd'hui

dans le rite écossais rectifié, dans le rite d'York et dans les actuels *Encampments of Knights Templars* qui n'affilient que des maçons et sont plutôt une variété de la maçonnerie anglo-américaine. Ce mythe est aussi le soubassement des nombreux ordres « néo-templiers », et des références templières utilisées dans les théories du complot que nous examinerons.

Beaucoup d'entre elles allient l'hypothétique survivance des Templiers à l'apparition de la Rose-Croix. De 1614 à 1616, trois « manifestes » — la *Fama Fraternitatis*, la *Confessio* et les *Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz* — circulèrent en Europe et ne tardèrent pas à y faire grand bruit. Ils parlaient de Christian Rosenkreutz : cet énigmatique adepte médiéval parvenu aux plus hautes initiations avait emporté dans sa tombe, enfouie dans la Forêt Noire, tout ce que les anciens sages savaient de l'alchimie, de la sagesse ésotérique et de la magie. Ceux qui se mirent en quête de l'omineuse Fraternité pour s'y agréger ne furent pas que de petits personnages ; René Descartes fut l'un d'entre eux (1596-1650). On finit par le soupçonner, peut-être témérairement, d'avoir latinisé son nom en Renatus Cartesius dans l'espoir que les initiales R et C, comme dans Rose-Croix, seraient un clin d'œil adressé aux frères qui l'esquivaient.

Les rose-croix restèrent introuvables : ils n'existaient tout bonnement pas. Les manifestes sont une des forgeries littéraires de Johann Valentin Andreæ (1586-1654), pasteur luthérien du Wurtemberg qui, sous un masque ésotérique, voulait développer un ambitieux projet de réforme politique et religieuse. L'historienne anglaise Frances Yates (1899-1981) a établi que ses écrits devinrent, dans l'Europe élisabéthaine et protestante, la bannière d'une coalition des forces « éclairées » contre L'Église catholique de la contre-réforme et les Habsbourg (Yates, 1972). Quel-

ques années plus tard, les rose-croix vinrent à l'existence ; ceux qui étaient partis à leur recherche se regroupèrent en cercles et conventicules ; ils influencèrent la mutation de la maçonnerie de corporation opérative en société de pensée, et laissèrent une marque culturelle très perceptible sur la construction d'une Europe moderne, simultanément annonciatrice des Lumières et « illuminée » dans l'acception ésotérique du mot (Edighoffer, 1998). Dès la fin du XVII<sup>e</sup> et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les systèmes initiatiques et les grades « rosicruciens » prospérèrent au tempo des « hauts grades » maçonniques, fréquemment connotés, on l'a vu, d'allusions templières. Le système le plus important paraît avoir été la Rose-Croix d'or allemande ; ses rites, grades et doctrines ont été repris dans de nombreuses organisations initiatiques modernes. Les grades « rosicruciens » appartiennent historiquement à la maçonnerie ; mais les milieux maçonniques ont aussi été la souche d'ordres rosicruciens séparés, dont certains nous occuperont à cause de leur influence sur les Illuminés, et surtout sur le Prieuré de Sion.

Pour prévenir des confusions, il est judicieux de répéter ce que nous disions au départ de cet excursus. *Il n'y a ni survivance templière ininterrompue au fil des siècles, ni rose-croix en tant qu'ordre remontant au moyen âge et dépositaire d'antiques secrets. Elles doivent leur existence à un « besoin de croire » qui pousse des chercheurs de mythes à s'associer en entités se réclamant de réalités auxquelles elles attribuent une très haute ancienneté, que ces entités elles-mêmes n'ont pas.* Cette dynamique a fonctionné chez les Illuminés et au Prieuré de Sion, sujets qu'il est temps d'aborder.

CHAPITRE PREMIER  
LES ILLUMINÉS



## Les origines des Illuminés de Bavière, 1776-1780

En tête du cortège des légendes sur les Illuminés, ceux de Bavière reflètent les ambiguïtés de leur XVIII<sup>e</sup> siècle et d'un segment de son élite. Apostats du christianisme, toqués d'une philosophie qui voyait dans la religion la mère de toutes les injustices, ces esprits forts flottaient entre deux postures : ne croire à rien et croire à n'importe quoi. Le raccourci est de l'écrivain britannique Gilbert Keith Chesterton (1874-1936) ; il en épingla le père de Sherlock Holmes, sir Arthur Conan Doyle (1859-1930), positiviste qui crut aux revenants avant de croire aux fées (Introvigne et Homer, 1992). La magie, l'évocation des êtres subtils, l'alchimie opérative, l'alchimie intérieure, son utilisation du sexe comme voie magique d'accès à des états supérieurs de conscience et d'altération permanente de la personnalité colonisèrent le vide que laissait l'abandon du christianisme (Introvigne, 1992). Dans la France des loges maçonniques (Introvigne, 1990) ou dans la Naples des intellectuels de l'entourage de Raimondo di Sangro, prince de San Severo (1710-1771 ; Ferrone, 1989), une fréquente infortune logea incroyance et crédulité sous les mêmes perruques.

Un lexique ondoyant nous reste de ces ambivalences du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Illuminisme* était initialement un mot français ; il dépréciait des formes extatiques et outrées du mysticisme catholique ou protestant. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il désigna des courants mystiques et ésotériques presque toujours amarrés à des obédiences maçonniques. Un traducteur italien averti

évite de rendre ce terme par *Illuminismo* qui a pour équivalent français « les Lumières », expression visant à parer à un amphigouri entre ce qu'elle dénomme et l'*illuminisme* mystico-ésotérique. L'usage transalpin entretient l'équivoque car, au XIX<sup>e</sup> siècle (De Felice, 1960) et dans quelques études ultérieures, le vocable *illuministi* s'est appliqué indifféremment aux philosophes des Lumières et aux mystiques et mages maçonnisants. Quiproquo n'est pas surprise : au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'*illuminisme* et les Lumières cohabitent dans de mêmes organisations, souvent dans un même individu. Les Illuminés de Bavière en sont un éloquent exemple.

Leur groupe n'est pas mystérieux. On en sait à peu près tout par la thèse de doctorat de René Le Forestier (1868-1951) ; futur professeur de philologie allemande et éminent historien de la maçonnerie, il la soutint à Paris en 1914 où il l'édita chez Hachette (Le Forestier, 1914).

Le savant français rend compte, en plus de sept cents pages, de son exploration d'archives allemandes à peu près exhaustives et gérées avec une minutie teutonne — avant leur mutilation au cours des deux guerres mondiales. A la mort du prêtre catholique Jakob Lang (ou Lanz, 1735-1785), Illuminé de Bavière, tué par la foudre le 10 juillet 1785, la police bavaroise lui fit les poches, et dressa de leur contenu un catalogue pointilleux que les archivistes rangèrent sur leurs étagères (Le Forestier, 1914, 477). Forestier les inventoria méticuleusement ; les historiens qui marchèrent sur ses brisées se résignèrent à quelques précisions additionnelles (ainsi von Dülmen, 1975 ; Rachold, 1984), non sans discuter ses interprétations.

Duché catholique (ses ducs-électeurs ne seront rois qu'en 1805), dans une Allemagne majoritairement protestante, la Bavière de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle était le pays d'Europe où s'était le mieux maintenue la vitalité de la réforme catholique et de l'âge baroque. La Compagnie